Il n'y a de science que critique. Esprit critique et rupture avec le sens commun

Bernard Lahire

▶ **To cite this version:**

Bernard Lahire. Il n'y a de science que critique. Esprit critique et rupture avec le sens commun. Julien D'Huy; Frédérique Duquesnoy; Patrice Lajoye (Herausgeber). Le gai sçavoir : Mélanges en hommage à Jean-Loïc Le Quellec, Archaeopress, pp.518-523, 2023, 9781803275413. hal-04193107

HAL Id: hal-04193107
https://hal.science/hal-04193107

Submitted on 1 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Il n'y a de science que critique
Esprit critique et rupture avec le sens commun

Bernard Lahire

Pour Jean-Loïc Le Quellec

Dans *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Norbert Elias définit le sociologue comme un « chasseur de mythes ». Mais il y a deux façons de « chasser les mythes » : celle, métaphorique, qui permet à Elias de rappeler que les savants doivent se débarrasser, et aider les autres à se défaire, des illusions sur le monde social ; et celle qui consiste à collecter les mythes et à les étudier pour savoir les faire parler. En lisant Jean-Loïc Le Quellec, j'ai acquis cependant la certitude que les deux sens peuvent parfaitement se conjuguer.

Qu'elles soient physiques, naturelles ou sociales, les sciences visent à produire des vérités sur les réalités qu'elles prennent pour objet. Ces vérités sont toujours temporaires – il faudrait d'ailleurs toujours parler de marche vers plus de vérité – et vouées à être critiquées et dépassées par des savants qui, s'appuyant sur un état donné des connaissances, le modifient plus ou moins fortement en poursuivant leurs recherches. Comme l'écrivait Gaston Bachelard : « Dans l'œuvre de la science seulement on peut aimer ce qu'on détruit, on peut continuer le passé en le niant, on peut vénérer son maître en le contredisant. » (Bachelard 1999 : 252).

L'esprit critique est donc une disposition d'esprit qui s'applique en tout premier lieu à la science elle-même, à ses institutions comme à ses travaux de recherche, car la critique de l'état des connaissances existant est – officiellement tout du moins – au cœur de tous les univers scientifiques. Idéalement, un argument ou une preuve vaut ce qu'il vaut indépendamment de la position et de la valeur sociale de celui ou de celle qui le présente. En théorie, la science n'admet donc aucun argument d'autorité. Mais en réalité, il n'existe pas de « force intrinsèque de l'idée vraie » (Spinoza). Même les univers savants, qui ont pour devise officielle « Seule la vérité compte », ne progressent qu'avec beaucoup de résistance et d'inertie de la part de ceux et celles qui, déjà distingués et reconnus ou jeunes défenseurs de vieux programmes scientifiques déjà consacrés, ont le plus souvent intérêt au maintien de l'état des choses existant. C'est ce que rappelait lucidement, et avec beaucoup d'humour, le physicien Max Planck : « Une nouvelle vérité scientifique ne triomphe pas simplement parce qu'elle convainc ses adversaires et leur fait voir la lumière, mais parce que ceux-ci finissent par mourir, et que la nouvelle génération qui leur succède a une plus grande familiarité avec elle. » (Planck 1991 : 33-34). Malgré les nombreux obstacles sociaux à l'établissement de vérités, parmi lesquels le fonctionnement des institutions scientifiques n'est pas le moindre, ce sont ceux qui prennent l'idéologie officielle au mot, qui font progresser les sciences et non ceux qui, convertis aux « *consensus* de politesse, multipliés aujourd'hui par la vie de colloque », pratiquent une sorte d'« *espéranto* diplomatique[1] ».

Mais si la science est critique vis-à-vis d'elle-même (de nouveaux savants critiquant les travaux des savants du passé ou ceux de leurs pairs déjà installés), elle l'est encore bien plus fortement à l'égard de toutes les représentations communes. Physiques, naturelles ou sociales, les sciences sont de grandes chasseuses de mythes, de grandes destructrices d'illusions. Et comme ces mythes ou ces illusions constituent souvent les ciments symboliques de grandes institutions (État, Églises, Partis, etc.) ou de groupes socialement dominants, en rompant avec le sens commun, les sciences sapent nécessairement l'autorité des puissances sociales. Il n'est que de penser aux formidables résistances politico-religieuses auxquelles des savants tels que Giordano Bruno ou Galilée ont été confrontés du fait de leur défense de l'héliocentrisme, pour comprendre qu'en ne faisant rien d'autre que de formuler des énoncés plus vrais sur notre système planétaire, ils exerçaient des effets critiques – et même profondément politiques – sur le monde social dans lequel ils vivaient. Leur profonde *political incorrectness* n'était qu'une conséquence de leur recherche.

Les sciences sociales, dont les objets impliquent plus directement encore les institutions et groupes sociaux

[1] « C'est, on le sait, dans les phrases batailleuses échangées entre coperniciens ou galiléens et aristotéliciens au XVII^e^ siècle, entre cartésiens et newtoniens au XVIII^e^, dans les polémiques ouvertes entre écoles rivales au XIX^e^, entre mathématiciens "formalistes" et "intuitionnistes" au XX^e^, que ce sont précisées et stabilisées, parfois persiflages ou injures à l'appui, certaines des formulations décisives de l'histoire des mathématiques et de la physique. L'histoire des sciences obéit à une autre morale qu'à celle de la civilité puérile et honnête : le développement de la théorie de l'énergie cinétique doit plus au désir de Leibniz d'avoir raison contre Descartes qu'à la fidélité respectueuse des cartésiens envers la physique du maître ; les notes acerbes que se dédient en bas de page Granet et Maspéro sont de plus de portée pour la sinologie que les panégyriques de leurs préfaciers respectifs. » (Passeron 1991 : 139).

en question, sont, du même coup, particulièrement exposées à toutes les formes de résistance, d'opposition ou de dénigrement. Alors qu'elles énoncent des résultats de recherche, on leur reproche parfois de *dénoncer* l'état des choses, surtout lorsque celui-ci est marqué par les hiérarchies, les dominations et les inégalités. Elles se voient ainsi accusées de « faire de la politique » ou de n'être que des « idéologies » déguisées en discours savants. Et depuis quelques décennies, on les accuse même d'« excuser » les criminels, délinquants et autres terroristes quand elles s'efforcent d'essayer de rendre raison des conditions sociales de possibilité des actes délictueux ou criminels et des conditions sociales de production des individus qui les commettent (Lahire 2016).

Me concentrant sur les sciences du monde social, je m'efforcerai ici de montrer qu'elles rompent nécessairement, et ce, à des niveaux très différents, avec les représentations communes ou personnelles, que les acteurs sociaux n'ont pas toujours conscience de ce qu'ils sont et font réellement, de même qu'ils ne sont pas toujours conscients du monde dans lequel ils vivent, qu'ils entretiennent souvent des illusions sur la réalité et la regardent à partir de lunettes déformantes.

La conscience limitée des acteurs

Les chercheurs en sciences sociales – y compris les plus « compréhensifs » d'entre eux qui essaient de restituer l'univers symbolique ou les logiques mentales propres aux acteurs – mettent généralement plus de sens dans les actions des enquêtés que ces derniers n'en voient eux-mêmes lorsqu'ils agissent ou lorsqu'ils commentent, à l'occasion, leurs propres actions. Les travaux neuroscientifiques confirment aujourd'hui, de façon assez magistrale, que les individus n'ont qu'une conscience très limitée du monde dans lequel ils vivent, et même du continent des perceptions non-conscientes que leur cerveau ne cesse de traiter et de trier selon le degré d'urgence des informations qui lui parviennent (voir notamment Dehaene 2014 ; Naccache 2009).

Nous ne sommes pas toujours spontanément conscients (et en mesure de parler) de ce que nous sommes, de ce que nous faisons et de ce que nous savons. S'il est évident que tout acteur est le plus souvent globalement « conscient » de ce qu'il fait (il « sait » qu'il est en train de marcher, de manger, de lire ou de parler), il ne peut toutefois être conscient de tout ce qu'il fait, de la manière dont il le fait, des dispositions qui le poussent à agir d'une certaine façon et des conditions dans lesquelles il déploie son action. Il agit sans avoir nécessairement conscience de lui comme être agissant, des ressorts de son action et des contraintes qui pèsent sur elle. Et c'est d'ailleurs bien pour cela que les sciences de l'homme et de la société ont un sens et une fonction. En effet, si les acteurs étaient entièrement conscients et capables de parler de façon adéquate de ce qu'ils font tel qu'ils le font, ces sciences perdraient une bonne partie de leur utilité.

À considérer que la vérité sur ce que font, croient, sentent ou perçoivent les acteurs sort de leur bouche, on risquerait bien d'avoir à rejeter comme fausses toutes les interprétations scientifiques qui n'agréeraient pas aux enquêtés. Or, ces derniers jugent souvent, lorsqu'il leur arrive de lire les comptes rendus de recherche qui portent sur leurs vies ou leurs activités, que les interprétations ne correspondent pas vraiment à ce qu'ils vivent, qu'elles déforment la réalité telle qu'ils l'appréhendent et la perçoivent. Pire que cela, l'expérience montre que les enquêtés ne reconnaissent pas toujours ce qu'ils ont dit lorsqu'on leur présente la transcription la plus plate, sans commentaire, de leur propos (« Je ne parle pas comme ça ») ou la description la plus fidèle de leurs comportements (« Je ne suis pas comme ça »). Si ces réactions d'enquêtés aux connaissances scientifiques peuvent interroger le chercheur, il ne peut être question de laisser *in fine* aux enquêtés le soin de valider des travaux dont la pertinence et la valeur doivent s'établir entre pairs au sein des univers scientifiques.

Replacés dans des contextes d'énonciation plus ou moins larges, comparés à d'autres discours ou à des pratiques observables, mis en série dans une histoire de plus ou moins longue durée, étudiés aussi parfois du point de vue des contradictions et des non-dits qu'ils manifestent à l'insu de ceux qui les prononcent, les propos des enquêtés ne sont jamais de simples « morceaux bruts d'expériences vécues » que l'on pourrait se contenter de collecter et de transcrire aussi fidèlement que possible. Ils sont scientifiquement toujours recadrés et prennent un sens différent de celui qu'ils peuvent avoir dans la bouche et la perspective des acteurs. Max Weber formulait très bien l'existence d'un tel écart lorsqu'il écrivait : « Une connaissance réflexive, même de notre propre expérience vécue, ne saurait jamais être une véritable "reviviscence" ou une simple "photographie" du vécu, car l'"expérience vécue", en devenant "objet", s'enrichit toujours de perspectives et de relations dont on *n'a* justement *pas* "conscience" au moment où on la "vit". » (Weber 1992 : 287). Par ailleurs, Émile Durkheim complétait utilement la remarque de Weber en précisant que les témoignages que livrent les acteurs sont à utiliser comme des données parmi d'autres et ne doivent en aucun cas être considérés comme le matériau empirique exclusif de la construction sociologique du réel : « Le médecin consulte le malade, il doit commencer par là, mais sa réponse ne doit être qu'une donnée entre d'autres données, et toutes ces données demandent à être élaborées méthodiquement, sans qu'aucune puisse nous fournir directement et

immédiatement la cause véritable. Quelle que soit la valeur des indications contenues dans les documents, il faut donc les critiquer, les organiser méthodiquement et non les enregistrer. » (Durkheim 1975 : 205). Lorsque le sociologue fait correctement son travail, la signification des événements, des pratiques ou des représentations qu'il propose constitue donc toujours une remise en question de ce qui se dit ou s'interprète déjà ordinairement dans le monde social. Tout travail scientifique digne de ce nom rompt donc, plus ou moins radicalement, avec les interprétations ordinaires. Il rend étranger, aux yeux des savants comme aux yeux des enquêtés, un monde ordinaire parfois tellement évident que l'on ne le voit plus vraiment.

Par ailleurs, les chercheurs en sciences sociales peuvent élaborer une « connaissance médiate » de la réalité (Pomian 1984), c'est-à-dire qu'ils sont en mesure de reconstruire des réalités qui n'ont jamais été observées, vues ou « vécues » comme telles par personne et qui n'ont aucune visibilité d'un point de vue ordinaire, non-instrumenté : des taux de redoublement scolaire à telle étape du cursus académique par catégorie socioprofessionnelle, des taux d'inflation sur une décennie, des flux migratoires sur une période d'un demi-siècle, des mouvements lents, pluriséculaires, de populations, etc. Une telle connaissance médiate permet de dépasser l'horizon limité de toutes les sociologies phénoménologiques qui réduisent le monde social à ce que les hommes ont pu en percevoir, en ressentir, en penser et en dire. Elle suppose donc une dissociation de la perception et de la connaissance : on peut connaître le monde hors de la perception directe et immédiate de celui-ci, par reconstruction de la réalité à partir d'un ensemble de données collectées, puis mises en forme et en relations avec d'autres séries de données.

Les grands faits macrosociologiques sont des réalités non perceptibles parce qu'elles transcendent l'échelle de nos vies individuelles : elles recouvrent de longs processus historiques ou des phénomènes collectifs de larges ampleurs. Et c'est l'usage des données chiffrées, puis des méthodes statistiques à partir du xix^{e} siècle, qui va très largement changer l'équation. Mais l'étude épidémiologique de la distribution et des déterminants sociaux de telle ou telle maladie, les phénomènes d'augmentation ou de baisse des prix, la variation des taux de nuptialité, de divorce, de natalité ou de mortalité, comme la structure de distribution des revenus ou des diplômes, ne sont pas moins « vrais » ou moins « réels » que les situations observables *de visu* dont on remet plus rarement en cause la réalité.

Illusions d'acteurs

Les visions ordinaires sur le monde social et sur soi-même sont remplies d'illusions que les chercheurs ne cessent à la fois de défaire et de tenter de comprendre. Défaire *et* comprendre, car s'ils doivent construire leur connaissance scientifique contre toutes les déformations que fait subir le sens commun à la réalité, les chercheurs doivent pouvoir aussi rendre raison de ces déformations qui font partie de la réalité. Par exemple, lorsqu'un acteur de cinéma célèbre interrogé sur son milieu familial déclare provenir d'un milieu « simple », « modeste » ou « ordinaire » – alors que l'enquête objective découvre des parents médecins – il faut se demander la raison d'être de telles déclarations qui ne prennent sens que par rapport à l'écart entre les styles de vie du milieu d'origine et du milieu artistique d'appartenance. Vue depuis le milieu médiatiquement exposé du cinéma, parisien et mondain, qui met fréquemment en contact les acteurs à succès avec des membres de l'élite (politique et médiatique notamment), la bourgeoisie de province, loin des feux de la rampe, des élites nationales comme des revenus mirobolants des stars du grand écran, peut en effet apparaître tout à fait « modeste ». Les individus de nos sociétés se font ainsi souvent une représentation déformée de ce qu'ils sont et de la place objective qu'ils occupent. Et c'est pour cette raison qu'il serait bien naïf de laisser le soin aux enquêtés de dire à quelle classe sociale ils appartiennent ou, pire encore, de leur demander par quoi ils se définissent socialement, en tenant pour une vérité ce qui n'est que la vision déformée, durable ou conjoncturelle (en fonction des intérêts du moment), de la réalité. Mais le phénomène de déformation n'apparaîtrait pas si l'on s'abstenait de mesurer objectivement et de comparer systématiquement les propriétés (économiques et culturelles) respectives des différents groupes.

De la même façon, les nombreux travaux sur la sociologie des pratiques culturelles ont bien montré le ressort de certaines distorsions entre les discours (déclarations de pratiques) et la réalité des pratiques. Les pratiques étant culturellement hiérarchisées, les enquêtés qui ont appris à connaître et reconnaître ces hiérarchies peuvent surévaluer la part de leurs pratiques culturellement légitimes (littérature, théâtre, cinéma d'auteur, musique classique, musées, etc.) et sous-évaluer la part de leurs pratiques les moins légitimes (télévision, spectacles sportifs, films commerciaux, variétés nationales ou internationales, etc.) (Lahire 2004). Pierre Bourdieu formulait en ces termes la question des « effets de légitimité » (au sens d'effets que produit la culture dominante lorsqu'elle est reconnue comme légitime) dans les enquêtes sociologiques : « En fait, évidemment, la plus élémentaire interrogation de l'interrogation sociologique apprend que les déclarations concernant ce que les gens disent lire sont très peu sûres en raison de ce que j'appelle l'effet de légitimité : dès qu'on demande à quelqu'un ce qu'il lit, il entend : qu'est-ce que je lis en fait de

littérature légitime ? Quand on lui demande : aimez-vous la musique, il entend : aimez-vous la musique classique, avouable. Et ce qu'il répond, ce n'est pas ce qu'il écoute vraiment ou lit vraiment, mais ce qui lui paraît légitime dans ce qu'il lui arrive d'avoir lu ou d'avoir entendu. Par exemple, en matière de musique, il dira : "j'aime beaucoup les valses de Strauss". » (Bourdieu et Chartier 1985 : 223). Les enquêtés parlent donc souvent « au-delà » (« bluff ») ou « en deçà » (« discrétion » ou « dissimulation ») de leurs pratiques culturelles effectives. Seules des questions plus précises et l'exploitation des contradictions dans les propos d'entretien (par exemple, quand des enquêtés déclarant lire « beaucoup de livres » éprouvent des difficultés à citer les titres des derniers livres lus, avant de réviser leur réponse initiale en tentant d'expliquer qu'« en ce moment », ils n'ont « pas trop le temps ») permettent de faire apparaître ces phénomènes.

Enfin, on évoquera aussi le cas des pratiques et des catégories-écrans qui empêchent les individus de parler de certains aspects de leurs expériences (Lahire 2005). Par exemple, les enquêtes sur les pratiques d'écriture et de lecture montrent la disparition de celles-ci, au moment des déclarations de pratiques, lorsqu'elles ont des formats qui ne correspondent pas aux représentations que se font les enquêtés de la lecture et de l'écriture et lorsqu'elles sont encastrées dans des pratiques d'une autre nature.

Dans les représentations communes, c'est l'institution scolaire qui a réussi à imposer sa conception de ce que c'est que « lire » et de ce que c'est qu'« écrire ». C'est parce que l'école a rendu équivalents les termes « écrire » et « rédiger » qu'aujourd'hui des enquêtés ne peuvent entendre la question : « Est-ce que vous écrivez ? » sans penser : « Est-ce que vous rédigez des textes ? », situant immédiatement le champ des réponses du côté de l'écriture de lettres, de textes littéraires ou d'un journal personnel. Or, la plupart des écritures domestiques (listes, petits mots, pense-bêtes ou livres de comptes) sont des écritures a-textuelles et souvent a-syntactiques, insérées, qui plus est, dans des cadres d'activité plus larges (faire les courses, organiser la vie familiale, faire ses comptes, etc.). Et ce n'est pas non plus un hasard si les lectures non-littéraires, courtes, parfois hachées ou discontinues, documentaires ou informatives, sont totalement omises par les enquêtés lorsqu'on ne veille pas à aller les repêcher par des questions conçues à cet effet (Chartier *et al.* 1993 ; Lahire 2002). *Imperceptibles* comme de « vraies pratiques de lecture », ces pratiques sont, du même coup, plus difficilement *déclarables* à l'occasion des enquêtes sociologiques sur les pratiques culturelles. Ouvrir un livre de physique pour faire un exercice, « relire » son cours pour se le remémorer ou, éventuellement, en apprendre par cœur certains passages, « consulter » le dictionnaire ou l'index d'un livre, suivre les indications écrites d'une notice technique d'appareil électroménager, cuisiner en suivant les consignes d'un livre de recettes, regarder les horaires de bus ou de train affichés, etc., ce n'est pas lire. L'école appelle « lecture » les actes de lecture qui prennent place dans le cadre de l'enseignement du français, mais ne les désigne plus de cette manière dans le cadre de l'enseignement des mathématiques, de l'histoire-géographie ou de la technologie. Pour pouvoir faire parler les enquêtés de toutes ces pratiques de lecture exclues ordinairement de la catégorie, il faut donc se méfier des effets de catégorisation et poser des questions suffisamment précises pour permettre de contourner l'obstacle.

Toute sociologie scientifique est nécessairement critique

Parce que les acteurs ordinaires (chercheurs y compris) ne sont jamais conscients de tout (la part consciente n'est que la pointe de l'iceberg dont l'énorme partie immergée du non-conscient reste invisible), parce qu'ils sont pris dans des cadres macrosociologiques qui ne sont pas à proprement parler perceptibles mais seulement reconstructibles grâce à des moyens d'objectivation scientifique, parce qu'ils n'ont pas toujours les catégories de perception adéquates pour parler de certaines de leurs pratiques ou de certaines de leurs expériences, parce qu'ils sont porteurs de représentations déformantes de la réalité et, *last but not least*, parce que leurs intérêts les portent à censurer plus ou moins consciemment certaines de leurs pratiques, on ne peut qu'être très critique du programme des sociologies (ethnométhodologie, sociologies compréhensive ou pragmatique) qui, réduisant leur objet d'étude aux représentations subjectives des acteurs, ne se donnent plus les moyens de pointer les écarts entre les mots et les choses, entre les discours et les pratiques, les représentations subjectives et l'état objectif des choses. Depuis une telle réduction phénoménologique des objets d'étude, des chercheurs ont ainsi qualifié de « sociologie critique » le programme qu'ils combattaient en laissant penser – à tort – qu'il pouvait exister des sociologies qui ne seraient pas critiques.

Ce mauvais coup porté à l'esprit scientifique, pour des raisons que seules les logiques de la concurrence et de la prise de pouvoir pourraient réellement expliquer, a fait oublier que l'étude véritablement scientifique des représentations, des catégories de perception, des formes d'imaginaire ou d'univers symbolique ne s'opposent ni à la comparaison des discours et de la réalité dont ils parlent, ni à un rattachement des discours à leurs producteurs ainsi qu'aux circonstances de leur énonciation. Et, de la même façon, l'opposition fallacieuse entre (la présupposée ancienne) « sociologie

critique » et (la présupposée nouvelle) « sociologie de la critique » a, sous prétexte de « redonner » droit de cité et *agency* aux acteurs[2], laissé penser que tous les acteurs étaient critiques et même subversifs, alors qu'ils ne le sont, dans les faits, que très peu et très inégalement (Lahire 2015).

Depuis la fin des années 1980, nombre de sociologues ont abandonné le programme d'objectivation systématique des différences intergroupes, des diverses formes d'inégalités, et des dissymétries dans les capacités d'action des uns et des autres en fonction de leurs ressources (matérielles ou symboliques), pour le remplacer par un programme subjectiviste ou « compréhensif » qui se contente bien souvent d'étudier le sens ou les significations que les individus donnent, quand on les interroge, à ce qu'ils vivent ou à ce qu'ils font. Ne cherchant plus à regarder au-delà, ou en-deçà, des représentations que se font les individus du monde dans lequel ils vivent et de leur situation dans ce monde, on a ainsi progressivement abandonné l'idée de comparer ce que les individus disent ou pensent et ce qu'ils sont et font réellement. Les représentations sociales constituent, du même coup, l'alpha et l'oméga de ce qui est étudié alors qu'elles ne devraient être qu'un élément mis en rapport avec l'étude des situations objectives de ceux qui sont porteurs de ses représentations. Elles apparaîtraient alors souvent comme des visions déformées, très partielles et partiales, de la réalité.

Les sociologues des années 60-70 ont, par exemple, remis en question une partie des assertions politiques ordinaires de leur temps sur l'école et la culture. Le ressort de leur travail scientifique peut se résumer de la manière suivante : « On dit que l'école est démocratique : elle est *en fait* reproductrice des inégalités » ; « On dit que l'on démocratise l'accès à la culture, *alors qu'en fait* les écarts culturels mesurables entre groupes se maintiennent, voire s'accroissent », etc. En tendant aujourd'hui à vouloir se défaire à tout prix de ces modèles d'analyse, par lassitude interprétative pour les uns ou par inclination idéologique pour les autres, certains sociologues montrent qu'ils se laissent porter, sans trop y résister, par des mutations *idéologiques*.

Au cours des deux dernières décennies, on a aussi beaucoup opposé une « sociologie critique », qui mettrait au jour des structures inégalitaires, des dissymétries, des rapports de force ou des rapports de domination et une « sociologie *de* la critique » censée pouvoir la concurrencer, voire la remplacer. On a, du coup, beaucoup insisté sur les capacités critiques des acteurs eux-mêmes (et pas seulement des chercheurs) en dénonçant la « vision de surplomb » qui aurait caractérisé les sociologues critiques. Pourtant ce surplomb n'est autre que la capacité de toute science à étudier la structure de la réalité en ne prenant pas pour argent comptant les représentations premières et en se fondant sur un volume d'informations vérifiables qu'aucun acteur « non-savant » ne possède le plus souvent, pas même le chercheur avant d'avoir réalisé ses enquêtes. La rupture prônée par cette sociologie avec le « sens commun » ou les « prénotions » est le seul moyen de pratiquer une science des faits sociaux digne de ce nom. Que les acteurs individuels aient eux aussi des capacités de réflexion et de critique ne devrait pas changer l'objectif du travail scientifique consistant à étudier le monde tel qu'il est et pas tel que les individus pensent spontanément qu'il est. *Il n'y a de sociologie scientifique que critique*. Une « sociologie de la critique » ne devrait, en bonne logique, qu'être *sociologie critique de la critique*, en pointant les points aveugles des critiques sociales ordinaires et en étudiant, là comme ailleurs, la distribution inégale des ressources critiques au sein du monde social, celles que fournissent notamment les institutions scolaires ou militantes.

Car l'étude des inégalités n'est pas un choix parmi d'autres qu'on pourrait décider de ne pas faire. Nos sociétés sont historiquement, structurellement hiérarchisées, stratifiées et les structures inégalitaires s'observent partout, et à des échelles extrêmement différentes, des plus macrosociologiques aux plus microsociologiques : entre États, entre groupes ou classes au sein de chaque formation sociale, entre catégories au sein de ces groupes et même entre individus au sein des plus petits « groupes » comme la famille ou le couple. Les relations d'interdépendance que nouent les individus et les groupes d'individus d'une société ou d'une microsociété donnée sont rarement équilibrées : ce sont le plus souvent des forces inégales qui sont en relation et le sociologue ne peut détourner son regard de toutes ces inégalités et de tous les effets qu'elles engendrent dans la vie quotidienne des acteurs de ces sociétés. Les inégalités s'observent entre les classes sociales, entre les hommes et les femmes, entre les vieux et les jeunes, entre les « nationaux » et les « étrangers », etc.

La sociologie met inévitablement au jour la réalité des dissymétries, des inégalités, des rapports de domination et d'exploitation. De ce fait, elle agace toutes celles et ceux qui, détenteurs de privilèges ou exerçant un pouvoir quelle qu'en soit la nature, voudraient pouvoir poursuivre tranquillement leurs activités et profiter de leurs avantages dans le silence et l'ignorance générale. En montrant que les rapports de force entre les différents groupes ou que les inégalités sont des réalités historiques et non des états de fait naturels, la sociologie produit des effets critiques certains. Mais cela ne permet aucunement de considérer l'activité

[2] Façon de réintroduire, *via* de fausses nouvelles problématiques, le très ancien thème de la « liberté de l'acteur ».

sociologique comme une activité idéologique ou politique et de réduire l'étude scientifique des inégalités ou des dominations à une forme de dénonciation politique. Si tel était le cas, il faudrait dire alors qu'un Darwin cherchant à établir la vérité sur l'origine des espèces, étant donné les résistances religieuses que ses recherches ont rencontré, n'était qu'un pur idéologue antireligieux. Certes le désir d'établissement de la vérité (ou, plus exactement, de vérités toujours partielles et temporaires) est profondément lié historiquement à des formes d'émancipation et de critique de tous les pouvoirs ; certes ce désir de vérité est toujours, à un degré ou à un autre, politique dans ses conséquences, mais le processus d'établissement de vérités n'est pas intrinsèquement politique.

Comme tout savant, le sociologue ne doit rendre des comptes qu'en rapport aux vérités qu'il prétend établir : « Qu'on lui montre du doigt le point où gît l'erreur de raisonnement ou le biais d'observation, rien de mieux : de cela il est responsable par le métier qu'il a choisi. Mais au nom de cette responsabilité, il ne peut faire autrement que de s'assumer du même coup comme irresponsable des effets (politiques ou moraux) de ce qu'il publie : il est sinon déjà entré dans une casuistique de la *political correctness* où au nom de la responsabilité sociale du sociologue il sera vite conduit à raisonner, à parler et à publier sous la dictature d'une hypothétique utilité (ou désutilité) sociale. » (Passeron *et al.* 1996 : 303)

Les inégalités et les rapports de domination s'observent et s'objectivent indépendamment du fait qu'ils puissent être, par ailleurs, *dénoncés*. Si beaucoup de chercheurs *prouvant* (et non *affirmant péremptoirement*) l'existence de ces inégalités et de ces dominations, éclairant les modalités historiques de leurs fabrications et de leurs maintiens, sont, par ailleurs, politiquement enclins à penser qu'elles devraient être combattues, ce second aspect des choses ne relève clairement pas du même ordre ; et l'on peut même imaginer que certains sociologues puissent mettre en évidence des faits de domination en pensant par ailleurs, politiquement, qu'il n'y a aucune raison de chercher à les modifier.

De même qu'étudier le système planétaire et le mouvement des planètes n'a jamais dicté aux hommes ce qu'ils *devaient* faire de cette connaissance de l'univers, de même l'établissement des faits d'inégalité ou de domination ne dit pas quelle politique il *faudrait* mettre en place à leur égard. Les sociologues ne sont donc pas des idéologues, mais des constructeurs de vérités sur le monde social, parmi lesquelles se trouvent des vérités sur les inégalités et les dominations. En cela aussi, parce qu'ils mettent au jour des réalités que beaucoup voudraient laisser dans l'ombre, ils sont nécessairement critiques. Ils donnent ainsi la possibilité à ceux qui ne se satisfont pas de l'ordre des choses de le transformer en toute connaissance de cause et de ne se bercer d'illusions ni sur ce que le monde est vraiment ni sur la nature exacte de leurs actions.

Bibliographie

Bachelard, G. 1999. *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*. Paris : Vrin.

Bourdieu, P. et R. Chartier 1985. La lecture : une pratique culturelle, *in* R. Chartier (sous la dir.), *Pratiques de la lecture* : 218-239. Marseille : Rivages.

Chartier, A.-M., J. Debayle et M.-P. Jachimowicz 1993. Lectures pratiquées et lectures déclarées. Réflexions autour d'une enquête sur les lectures d'étudiants en IUFM, *in* E. Fraisse (~~sous la~~ dir.), *Les Étudiants et la lecture* : 73-98. Paris : PUF (« Politique d'aujourd'hui »).

Dehaene, S. 2014. *Le Code de la conscience*. Paris : Odile Jacob.

Durkheim, E. 1975. *Textes. 1. Éléments d'une théorie sociale*. Paris : Minuit.

Elias, N. 1981. Qu'est-ce que la sociologie ? Paris : Pandora/Des sociétés.

Lahire, B. 2002. Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral. *Sociétés contemporaines* 48 : 87-107.

Lahire, B. 2004. *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris : Éditions la Découverte (« Laboratoire des sciences sociales »).

Lahire, B. 2005. « Logiques pratiques : le "faire" et le "dire sur le faire" », *L'Esprit sociologique*, Paris, Éditions la Découverte (« Laboratoire des sciences sociales ») : 141-160.

Lahire, B. 2016. *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »*. Paris : La Découverte (« Cahiers libres »).

Lahire, B. 2015. *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*. Paris : La Découverte (« Laboratoire des sciences sociales »).

Naccache, L. 2009, *Le Nouvel inconscient. Freud, le Christophe Colomb des neurosciences*. Paris : Odile Jacob.

Passeron, J.-C. 1991. *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan.

Passeron, J.-C., R. Moulin et P. Veyne 1996. Entretien avec Jean-Claude Passeron. Un itinéraire de sociologue. *Revue européenne des sciences sociales* 34(103) : 275-354.

Planck, M. 1991. *Autobiographie scientifique et derniers écrits*. Paris : Flammarion (« Champ »).

Pomian, K. 1984. *L'Ordre du temps*. Paris : Gallimard.

Weber, M. 1992. *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Presses Pocket (« Agora »).